



Versets de la Soif

Serge Ronzeaud

Temps 2000 à 2003

Édition sauvage n°1 - Mai 2006

Cette édition est la première connue des « Versets de la Soif » hormis le recueil « Les herbes folles » sorti en 2004 aux éditions « Trois Soleils » sous forme artisanale avec une couverture originale de Mathieu Chômet.

Lamion

Tout n'était là que décroissance

Tunnel

Dans l'eau dormante d'une monture
La salive ne fraye rien
Des chiens jappent leur cuir

Attaché à l'axe du grand tunnel
La gueule sur la vitre
Je les vois

Etoiles
Etoiles
Etoiles

Les grands arbres font la queue
Achètent puisqu'il faut
Leurs tickets modérateurs

Grands élans journaliers de café au lait
Gourmets saignée de terre
Vidée de ventre en camion benne

L'eau tendre d'une colline
Assoiffée de méandres porteurs
Je la bois

J'ai Soif
J'ai Soif
J'ai Soif

Ô Silencieuse

Devant

Echec et mare de bruit
Fusil d'œil trempé tranquille fuite de l'épreuve
Sécure bardé de technique
Missel de faux équilibre
Intentat à la prudeur

Pendant que l'onde de choc te brise

L'espace de visage dégagé vérifie sa plastique
Retenue moderne
Voilà que le faux haut devant

Rue Bercaille des tueries

Effet dénué des prières Cocher! rue Bercaille des tueries!
Et mon ventre percé qui pourra le remplir? Pas des rustines
de chiens non, pas des rustines de chiens. Patatrac! Dis-
moi quelque chose là-haut! « Rien à faire sinon creuser
dans sa propre viande ». Vois, c'est l'acide de la torpeur -
j'ai beau me remplir par tous les moyens - vois, vois! Tu
trembles la Soif, tu trembles la Faim!
Effet dénué des prières Cocher! Rue Bercaille des tueries.

Chaque fois

L'impression que rien n'est plus dur
Et si
Et encore
Au diapason des douleurs la couleur n'est pas la même.
La profonde profonde grave qu'on entend même pas
Vibre de tout notre être

A.N.P.E

On trouva ce mot dans le veston d'un homme à bout:

« C'est à l'occasion d'une vie que je n'ai pas trouvé ma voie, parce-qu'il me fût impossible de laisser parler mon âme alors, plutôt que chercher l'emploi, j'ai cherché Dieu jusqu'à l'outre tombe, sans même le savoir.

Reste de ces dessous des ombres qui sentent et reniflent des chemins directs vers les cieux, sous des peaux d'ânes jusqu'aux larmes, des intuitions passagères où les trombes s'immolent en la volonté tremblante d'une feuille qui se confie, et s'abandonne. Il a fallu s'Ancrer. C'est l'enfer ici? Oui, c'est l'enfer. Et la Libération consiste uniquement à trouver la Sortie. Il demeure une origine tellement évidente qu'elle n'en est pas visible à l'œil, même nu. »

Sauterelle

Sauterelle écart dans la menthe
Fusion globale des amantes
Les odeurs se dissipent et les sapins sauvagent
Sauter de ville en ville
Crisser à perte de vue
Et le temps d'un vol
Tenter de voir où elle a chu.

Histoire de table

L'essoufflement fait sa roue autour du corps
Reste un aperçu de jambes qui ne remuent plus.
D'un récipient résistant à la pression
D'une brève éclosion de branche sans racine
L'un est fixe
L'autre meurt en tournant
Voyant ce qui ne vit pas ne pas vivre.
Elle se proclame en sursis, vivante et ouverte.
Et peu importe qu'elle fane,
Elle est en sursis: vivante et ouverte.

Carrelage

Toi, mère des hommes qui te penche et qui frotte
L'espace restreint où tu étouffes,
Inlassablement l'avancée que tu effaces
Tu portes en tes seins lourds la douleur charnelle de la vie.
Et si tout autour de toi te ramène à ne pas vivre
C'est pourtant de ce rien que s'élançe de nouveau

L'étrangère

Etrangère au citron
Tu plaides l'arbre de vie
Tu éveilles les raisins qui te contemplent
Et tu miaules!
Tu miaules de tant la chercher
Ce sont tes yeux qui contournent le poids de la vie

Les hurleurs de vie

Hurler la mort c'est hurler à la vie

Egrenage

Après la souffrance du jour, la lumière trace une virgule sur la buée. Une marque plus claire ouvre le lointain. Un arbre qui se tord il s'essore de sa feuille. Partout la marque du changement d'état jusque dans les lignes. De l'encre. De la terre.

Sommeil

Tu gémis la spirale d'un pré
Tu pulses mythique la grue qui pêche à un centimètre sous la peau.
C'est bien plus profond que s'enfourchent les drames qui conduisent assurément
Dressés, fouettés, dirigés à ton gré!
Le jour où comprendre qu'en soi dort le lac des orges lointaines.

Pieds

Galope

Tu vas trop vite!

S'entame un début de marche incontenue.

Quelques piécettes devraient nous suffire.

La ligne de mire n'est pas à quelques mètres

Souviens-t-en sous tes pieds.

Sa voix est irritante.

Non

Rien ne se tient

Ni les pas qu'on croit certains

Ni un courant d'air.

Sais-tu au moins construire pour rien?

Pendules

Les craquements dans le plâtre et l'eau qui goutte
Autant de pendules sans le savoir
Puisque les mesures éternelles ne peuvent se faire
qu'en y croyant.
Le temps j'en sais rien
L'espace qui s'égrène en sable

Les chiens

Venez les chiens! Mordez moi jusqu'au sang que je vous vois luire
dans l'œil de votre maître! Vous n'arracherez à moi que bois et
sève, votre faim et vos propres noyades.

L'œil de veau

Forêt rouge où ses yeux sont des puits
Chaque visiteur s'étonne cessant son vol au soleil
Vous sauriez être beaux comme le libre étrange de
l'herbe renouvelée

Cintre

Ecoute puis l'ire ira
Foulant les cintres dévoluptués vers l'osmose aveugle,
Ira le filon des antres
Précepteur de nos pas acquis sous les sièges d'arbre.
Oh! L'inquisiteur n'a pas faim, il meurt dès qu'on lui montre trois pas.
Ainsi bigornes et faces d'antérieurs retournent au salin des mégères
Et creusez l'opale.

Le migrateur

Le migrateur a franchi les brouillards
Désarmé dans la nuit il a parlé aux ombres
« Regarde comme la terre s'ouvre, vas!
Vas pleine de Grâce!
Et de ta courbature court-circuite
Le grand atténuateur » .

Les Herbes Folles

Agenda

Sans doute n'as-tu pas eu les bras assez grands pour tout embrasser car c'est le Ciel, que j'ai voulu te tendre. Et quoi-que les médiums, quoique la raison nous avertissent de leurs index tremblants, une cavale dans la Plaine, ne logera pas dans tous les agendas réunifiés.

Ô Divine ! Ne clôture pas ton Chant tu le sais, tu t'es confié au Vent cœur battant, nul ne sait, nulle ne sait ! A ce que l'on Poursuit, éternellement hachés dans les sphères, réfléchissant nos propres impacts, balles perdues cherchant le moindre reflet chez nos voisins asphyxiés. A ce que l'on Poursuit, à chaque effondrement de nos menstruations, malgré l'avortement de nos quêtes, divine ! Ô divine déesse ! Ô Pur incrusté dans les mines profondes de nos yeux esclaves ! Si nous dressons des chiens qu'ils flairent l'Horizon ! Si nous aimons les laisses que leurs poteaux soient l'Ame ! Et si nous craignons la peur, éprouvons là . Sois sûre que l'heure du premier pas n'existe pas, maintenant que tu t'es assise instinctive. Mais qui suis-je pour te faire perdre le nord ? Pas même une brise que tu aimeras un jour de foire où les volets prédisent des siestes agréables . Non, tu seras comme l'avoine folle je te le prédis et même, même si j'ai tort c'est tout le Ciel, Ô tout le Ciel, que je te dédie.

Faux-blanc

Pour tout dire, il est des amours qui restent profondément dans la chair, quelques soient leurs non-sens. Ils s'amorcent, et vivent pour toujours. Les éclairs se font dans l'espace, peu importe ce qui les entretient. Partir pour ne pas souffrir, se remettre à sa place. Attendre des années, une vie, un infini qui ne suffisent pas. Rien n'y suffit. Un regard et c'est toute cette force qui peuple l'Ecart.

Hamac

Comme l'herbe effleure le hamac livré à l'habitude j'ai peur de te tomber, dans un rêve de marbre blanc. Je t'étend les bras quand tu veux t'en sertir, je te joue des frontières quand tu ouvres un sourire, et je regrette l'accent de ma vie jusque dans les profondeurs.

Tourmente

Tu soulèves mon vulnérable, fais ta caresse d'automate, j'ai l'effroi des lumières humides jusque dans mon sourire. Je fais mon semblant d'homme et je tremble au fond des yeux, tellement j'ai peur de me défendre.

Baiser

Je devrai certainement laisser de meilleurs arbres t'aimer, même si cette lumière au coin de ton oeil me gêne et m'irrite. Et si ces deux cuillères s'emboîtent presque parfaitement, c'est qu'elles n'ont pas fini de prendre forme. A vrai dire c'était nous avant quand désespérément nos corps trop lourds changeaient de mains, croyant un baiser et son reflet capable de se rejoindre.

Le déshabillé

La femme étendard se déshabille de sa nation, et saute par la fenêtre

Monture

Sa peau brille comme une vénération
Elle verdoie
Jument pourpre au sein de biche
Elle enjambe lasse une monture colossale
C'est le ventre d'où elle vient mais elle ne le sent pas
C'est ce cri que l'on pousse mais elle ne le sait pas

Iris

Ses yeux dans le vent d'un violon
je tournoie de toute part
Elle
immense
me boirait tout entier
tant les larmes de son âme la protège

Musique

Fête fête fête
dans un geste de couleur j'allume ton corps dans la nuit
tu n'es sur aucune carte
les devins t'ignorent et pourtant
c'est toi qui fait mon sang

Saille

Clamant les vigneurs aux nuits fauves
le risque des cous tordus sur les marches
l'aimant qu'un ogre t'offrit
Ô l'antique pouvoir de naître !
l'instinct perdu des forêts d'arbrisseaux
leurs fruits qui se dégustent entre tes jambes nocturnes

Poignet

Comme un éléphant qui s'apprête à, mourir au bout de tes jambes. Belle maîtresse qui me guide tu regardes ton poignet. Ce n'est pas grave caresse-moi, même si je suis froid.

Faille

Elle déclare sa faille à l'hermétique
tous les flux follets ravinent de ses branches
elle se susurre, envie de cornes sublimes
elle me laisse son vent
Qu'elle m'engouffre

Aisselles

Seraient-ce tes pas que je perçois
dans le givre reposé des grands espaces ?
Serait-ce toi l'Amante des gorges prodigieuses ?
L'enfant des tours trahie dans les queues d'aisselles tourmen-
tées dis,
Tu es partie ?
J'ai encore l'onde de tes camouflages qui s'affrontent dans ma
poitrine
Le jasmin de tes lèvres qui te prononce

Infinie compagne
Inavouable
Vallée déhanchée
Serait-ce la forêt de tes fièvres que je cherche ?
T'ai-je perdue dans les détriments ?

J'ai tellement marché vers toi que j'en ai retranché ma soif
Quitté mes mors de cuir bête
Séduis les seuils à n'en faire qu'une bouchée

Infinie compagne
Inavouable
Vallée déhanchée

Nuée d'opale dans mes yeux de cuirs secs si tu pars,
Sache que mes mains franchiront à jamais ta cambrure irradiée

Le recueil sans nom

Couteau

Dans les entres eaux
Le sécable
Des pans de nous-mêmes se dressent comme des piquets
Nous ne sommes pas jalons
Ni traités de souffrances en morceaux infimes
Nous sommes *Voués*

Evergence

Découvrir les crevasses
Qui nous propulsent dans le champ des cimes
Le mer est vaste et plus haute que les villages
Tant qu'un dôme cache ce qu'il y a derrière
Les pas doivent partir

Affiches

Depuis l'encensoir de Véga
une main placarde des affiches
l'autre l'en empêche.
Matière première de la vie,
métabole commune de nos troupeaux de feux
je pressens ma descente en ton pis tumultueux.

Corne

Des cavalcades depuis le fond matinal
Rien ne doit forcer
Etre humble depuis les paysages insensés qui exultent
La frange d'un pays libre de toute frontière
Une corne épouse l'Agile qui dépasse.

Ecart

Ce qui habite dans l'écart me dévaste de sa puissance
ce coin de lèvres ouvertes
l'horizon infini d'une dorsale
je t'aime en l'orage qui monte
Toi!

L'éclair perpétuel n'est pas en ce monde

FO2

Germes de vies en l'état pur
chaque endroit de tendre vers
tendre vers est de toute part
hymen prochain d'où tout s'éprend
caresse de fulgure au regard de mondes

Vache

Voir la mort toute entière
Laisser poindre avant même
Le plus profond de l'aube
O! devant soi!
Le regard de la vache
Le regard de la vache va éclore

Arbre

Harpe du silence
Les souffles te bercent
Tu conduis le cri fenêtre
Qu'un destin te touche dans l'instant
Généreux de ta décharge
Jaillie de naseaux souples!
Tant que tes pieds te portent au loin

Vigne

Extraits de vignes sur la peau
Grappins forcenés aux pouvoirs de patience
Longent les cils
Longent les mains
Bruissent au final sans dédain
L'échappée
Lignes d'îles tranquilles
Nénuphars de l'immense

Forêt

Derrière les cernes de tes yeux
sous l'odeur de tes branches
ton regard chevauche mon épaule,
tu déchiffres les fougères où je me cache

Rien
Que le souffle

Filon

Peut-être n'était-ce même plus gris
je voyais, ma main,
les vaches tendre leurs cous depuis les cavernes de l'Origine
montrant la Direction
l'arbre
filon décharné jailli de terre
O tant de Ample
bondissait la rivière des regards

Perches

Même ces perches mortes semblent le dire
Les populations d'autres dimensions
Tous ces cris sortis du sol
Moi vulnérable chimère au pas de bruite
Je m'enlace vers la porte
Que suis-je d'autre que le repas de mon ombre ?
Au moins par endroit des tisserands perdus tachent à ne savoir
qui ils sont

Bel abrupt à côté du mensonge
Je n'ai plus froid car je suis vers Toi

Ô brousse mystérieuse
Pourquoi ne pas courir vers tes amis, frères, modèles de pa-
tience ?
Ô ronde de vos têtes chemins de vos fruits
Joie de bois intacte
Lumière d'homme sur un chemin facile
Ô mes Pyramides que ces vies se désincarcèrent !

J'aurais voulu rester jusqu'à la nuit tombée, hors la route
Derrière ta vulve bruissante
Mais c'est un autre monde qui nous retient

Les versets de la Soif

(2002)

Un vent de lois différentes fouette la pierre qui nous protège. Parfois, il doit faire bon braver la tempête, seul dans la nuit sans qu'aucune âme ne m'envisage, seul, au beau milieu des étoiles, dans une autre dimension. La visitée de mes quelques pas, l'œil hagard dans l'instinct souple du souffle, à la recherche de ce à quoi l'on se fie et qui s'érige, à tort, loi de nos perceptions. Qu'est-ce que cache la lumière ? Il faudrait être conscient du reste de notre impact sur d'autres Réels.

*

Vouloir être Libre j'en sens la honte que l'on s'inflige, Demi-tour, me revoilà servile

*

Retourner dedans m'afflige à la poésie

*

Est-ce qu'on reproche à l'animal en cage la nourriture qu'on lui donne?

*

Sans racine, leur troupeau s'est pourtant mis en route et comme à l'un des leurs, elles offrent l'émoi de leur prise en compte. Que je dois être nu pour qu'elles me questionnent de leurs vapeurs, pour qu'ainsi, elles me couronnent de leur démesure. Il n'y a plus entre nous que cette vacuité stupéfiante. Comme je suis proche de toi 5561.

Se nourrir de ce qui résiste et qui même dans son décès, garde les propriétés authentiques de la vie.

*

D'une grimpette sur les bras du vieux puit on pourrait faire exploser la vue, dans tous les sens du large.

*

Là ! plus brut que la table

*

Il est des évidences qui ne sont pas les nôtres mais qui de leurs champs sans limite, nous incluent en elles comme leurs fils. Que nous osions nous y confronter.

*

Pieds épris de vos substrats vous êtes membres de la maison à part entière !

*

Dans l'exercice de mes fonctions vitales, bercé de lointain.

Il faudrait se libérer de cette attente mentale qui pousse aux mamelles du désespoir.

*

L'incertain quant à lui, n'est que la résultante catastrophique de n'avoir pas su douter, rendant appât notre propre culpabilité dans les yeux de l'Autre.

*

La seule chose qu'un homme est en mesure de posséder, ce n'est même pas son existence.

*

La colère se morfond quand on accepte l'Indésirable

*

Ne pas laisser ruisseler l'humide d'une rencontre sur ses limites, c'est gagner l'image du mourant.

*

S'abreuvant à la source de l'instinct, l'antilope et son habitude de jour nouveau

Il craque, il craque, lentement comme les branches fatiguées d'un arbre qui a trop produit... il craque... il craque... Crrrrr... On peut entendre au loin l'appel des oréades

*

Tombée de la nuit. Dans la lumière déclinante glorifiée par le vent la Crainte sauvage. Les buses sifflent leurs pertes au-delà des rivages qui me soupçonnent C'est moi l'Etranger. Trop rares sont les hommes qui savent joindre les terres du Silence.

Le contact des solitudes doit se faire précieusement, en reléguant l'urgence.

*

La poésie doit nous être dictée par l'Autre, en aucun cas elle ne doit prendre sa source en nous, elle n'est que de passage. Où vivre se résume au franchissement de ce seuil jusqu'à partie intégrante.

*

Parfois, un homme rentre chez lui. Il est le seul qui ose, c'est pour cela qu'on le nomme « l'hermite »!

*

Allons chercher au-delà de nos fois ces chers fanions gobés d'insaisissable.

La veille du feu dans la Satisfaction, la profonde reconnaissance de ta liberté sont notre seule alliance.

*

Âmes, fruits d'éveils, tombez vos boucliers d'inondés, puis rames entières du plus profond rivage, soyez au Mouvement unique du but inexistant.

*

La mesure du choc sur le sous - bock, de la place pour tous les dieux dans ton infini besoin de plaire. Que ce clin d'œil vous libère une nuit dont je serai l'absent.

*

Sommes-nous si étrangers pour nous dévisager de la sorte ?

*

J'ai voulu rendre les gens heureux malgré eux et en tirer profit. Pardon.

*

...de la brume comme estuaire, surgit de quelque monde triomphal, les tuiles ricochent sur le semi du laboureur, il nous faut mettre les phares pour traverser. La nappe s'étend, vaste, elle est pareille à ces étangs énergétiques qui apparaissent un jour de calme

De tous les bruits, nous savons que le Silence est le plus dérangeant, parce qu'il débusque l'âme dans l'Intense concentré d'un Contact, avec la paix Primordiale. Nulle Arme, nul Mur! n'y résiste...

*

Coulez mes larmes, Ô coulez, remuez saintes Braises, remuez de vos expirations malpolies l'ardente vérité d'un Sommeil, d'une Nudité. Ô courez! Part rejoindre les Sources, les Ores, Ô Unité! Celui qui te happe de son mordant

*

...et vous sentirez Dieu dans vos jambes...

*

...un brabant joue contre joue dans l'ineffable Contrée, qu'elle est joyeuse pétulante aux extraits d'agrumes vides, tout est inscrit dans le bas de son ombre, ombolique, faisane sauvage marquée hors de sphère, telle est l'Obscure! vierge et accueillante de toutes ses lumières à la vulve des forêts, bruisse, bruisse en forme de lianes, escarapente, rampe, étincelle, traîne son ventre dans la sphaigne, caresse hors de portée les âges nouveaux sous les sceaux d'arbrisseau, de limbes fraîches, et d'oranges encore...

*

Toujours les mêmes propos, tu te réveilles en pleurant.

La sacro-sainte raison est un piège, la sagesse ne peut s'en accommoder. Comprenez qu'entre le Sage et nous, il y a ce Gouffre. "La liberté c'est être libre" Au centre de cette phrase, il y a ce Gouffre, celui qui ne le sent pas immédiatement ne peut prétendre à la liberté.

*

L'espoir. Vous y croyez? Chimère. "Un jour je serai libre" ou comment prononcer l'illusion de sa propre mort. Ne comprenez vous donc pas que c'est ici, et maintenant? Espérez vous le bonheur? Espérez vous un temps meilleur? Rien de cela ne s'espère, l'espoir c'est notre manque de courage. Celui qui Voit une pomme, celui qui découvre en lui les plaines, les marécages, les déserts, n'a plus d'espoir. Comprenez-vous?

*

Non ne parlons plus d'espoir, mais d'eau fraîche.

*

L'espoir est le comburant de la souffrance. L'espoir fait mourir. L'espoir est orientable. L'espoir orienté c'est le désespoir nous menant vers la contrée des chaque instant, le reste est falsification. La souffrance est instantanée, comme la joie. Leurs souvenirs sont des fantômes qui font barrages à nos rivières. Un souvenir n'est pas un jugement, mais une image qui n'existe pas, que l'on s'adapte et qui parfois nous submerge tellement nous ne supportons pas d'être infiniment Nus. Et si nous apprenions à vivre. Et si nous arrêtons de parler pour ne Rien dire. Rien c'est Tout. Pour dire Tout on se tait. Silence !

*

Un soir de mai je gifle mon ignorance

Ne rien rejeter ni personne, rester imperturbable dans la neutralité.

*

Rejeter la haine la nourrie, croire en elle la gènère.

*

Au combat, c'est moi-même que je combat

*

Un homme est venu pour me tuer, il avait de grands yeux pleins de briques, des déchets de sa vie plein les mains, et le désespoir de l'Amour brisé.

*

Toujours donner une deuxième chance à la parmélie sans racine

*

J'ai cru comprendre que tous les vents se glissaient dans l'oreille du Désert et que si l'on se laissait emporter, on faisait Sang du sable.

*

En approchant, surveillons notre manière de séduire. Nous risquerions comme à notre habitude, de tout gâcher.

Souffre encore mais pas trop vite car c'est l'hiver pour toi. Il faut laisser couvrir le givre et laisser battre les ferronneries du Dessous. N'aiguise rien.

*

Tu n'as pas vu ? La Paix était juste là ! Entre tes mains qui attendaient que tu les regardes.

*

Il vaut mieux laisser derrière soi un mystère qu'une théorie.

*

La souffrance est une "béquille" et la seule chose qu'il nous reste pour nous accrocher et ne pas sortir du nid. Ce n'est pas ce feu qui s'entretient. Désolé, mais l'illusion de la souffrance ne vaut pas qu'on la traite avec plus d'égard. Tu te rendras bientôt compte que le Cœur ce n'est pas cela. Il demeure en toi quelque chose que je chérie plus que ma propre chair.

*

Un jour certains se réveilleront d'avoir trop parlé, d'avoir fait tant de bruit et sortant de leur sommeil, se sentiront tellement chargés et lourds d'écorces et de croûtes qu'ils pleureront et s'agenouilleront, seuls, sans que personne ne leur dise rien

Voici venu le temps des Assoiffés. Que chacun renoue avec la faim, la soif et peut-être la misère. Exode! Tenir loin la litanie écoeurante et gâtée, frêle amour dont les fondements ne supportent pas même un bris sur leurs reflets. Se confronter, accepter la Situation. Toi et moi, dont les yeux sortent à peine de leur Repas, toi et moi dont la Soif collectionne les mensonges, fouille, empile, grimpe et quémande, pour qui les seules prières sont d'être reconnus, erreur du « vouloir vivre » au prix du sang, de Notre sang assis comme une masse sur nos yeux temporaires. Cette Soif et cette Faim qui nous secouent, qui nous rendent malades à n'en plus savoir que chercher, nauséuses qui nous étranglent malgré tous ces efforts pour quelques jours de gagnés, malgré notre culte pour la victoire acharnée de nos cadavres. Cette Faim, cette Soif ... Rendons les verroteries aux pupilles de la terre ! L'or à ses tripes, la victoire aux chimères, l'espoir à la souffrance et la lumière à l'Obscur. Exode! Ce n'est pas une peinture de guerre mais d'Abandon, ocre et cinglante comme une plaie que l'on s'inflige et dont coule le sable rouge comme les ciels qui se rencontrent, comme les sangs neufs de la porte des Mondes. Gagnons l'Axe! Réengageons-nous sur la Route, partons! Réhabitons les déserts, les jungles, les immensités intérieures, quittons ces rêves qui nous négligent, partons sans fuir. Allons seuls ou en tribus, migrons où une humble table nous attend, avec de grands travaux. Si nous pouvons mener au loin, peu à peu de cette mauvaise science qui nous tue, et en troquer un peu contre le sel du Désespoir, sans rien réclamer de notre Départ, en gardant une main ouverte et en tachant d'amener de l'eau dans le désert, de son unique seau, de l'eau de l'eau dans le Désert. Ne gardons pas pour nous, chez nous, ce dont nous jouissons; épuisons-le, rendons-le à l'Infini que rien ne nous reste d'autre que notre esprit, nos os et puis, nos peaux peut-être, fortes d'un pain gagné, d'une main donnée, d'une solitude acquise sur le vide. Alors alors, alors peut-être aurons-nous enfin appris, seul, le langage d'un Signe, d'un Silence. Peut-être saurons nous reconnaître enfin, simplement, le bois et la pierre, prendre pour œil la lune et l'univers et dans un dernier élan d'esprit, boire de cette Eau qui désaltère.

Quand je te parle, c'est à moi que je parle

*

Je dirais réapprendre le geste du feu, la posée sereine des sens confiés, une écuelle des mains et le sceau d'une Naturelle bravoure, selon affinités. Admettre que les orifices soient des portes, les veines des rivières et pour les plus courageux, sauter des falaises du bout du monde. Emboîter son pas sacrifié dans l'Empreinte du libre.

*

Là-bas des femmes se baignent, certaines perdent les eaux, les seins servent à nourrir et parfois même un lait déborde, exactement là où cet arbre a poussé. A même le tronc cet enfant gravera son nom. Sous les huttes les seins pendent, on se lave à sec, à la terre, et quelques anciennes apprennent aux jeunes vierges comment se parer et répandre un peu d'urine dans leur cheveux. Des hommes dans le désert ont pris la poussière pour don, s'enduisent de cendre. C'est ainsi qu'ils savent ce qu'est un feu, c'est ainsi que leur maison est sans faim, sans borne et fraternelle. C'est ainsi que la chasse, la soif et la faim ne pèsent pas sur leurs membres. C'est ainsi qu'on rejoint au matin les volutes de fumée, éternité déterrante la courge juste cuite du probable unique repas, en riant du vieux "sans-oeil" qui s'est cramé le cul sur les braises. Là-bas, ils sont une vingtaine à travailler dur, le "détenteur des vérités" a pressenti une source sous leur pieds, alors ils ont taillés avec respect dans le même arbre des outils pour creuser, des "pieux à eau" dont les coups sont chant du silence, risque et soif de plus. Et s'ils ont soif alors, ils respirent. J'étais en dessous et je voyais le Ciel poindre dans un bruit sourd de glaise lourde et de futures poteries, puis un enfant m'a bu. J'étais sang j'étais terre, j'étais voix j'étais Ciel

Le temps est une invention humaine aussi sûre qu'un rêve, rien ne s'est jamais écoulé si ce n'est dans nos têtes, si ce n'est cette aiguille qu'on a su faire tourner. Mauvaise mécanique. Mais que tout continue donc, les chimères et l'espoir, les chimères de l'espoir. Elle, pure, seule et tranquille, s'abandonne à son gré. Ô Lointaine, est-ce ton jeu que te reconnaître? Du rêve de quel nom ma Déesse? Approche, est-ce ta danse de rivière qui descend parfois jusque dans ces bras tendus vers le ciel? De ta bouche sortent les aurores d'un Chant qu'on entend pas, l'énorme qui grondait tout entier un jour de terre et d'os ou même la mort a tremblé. Une écuelle de mes mains à la moindre de tes gouttes.

*

C'est par la douceur que Tu me tueras

©opyleft - édition « L'Herbe Folle »

Dépôt légal Mai 2006

Achevé d'imprimer Mai 2006

par Repro Service 23 à Guéret (23000)

1er Tirage original limité

